



HAL
open science

Statut et fonction de la fable dans la chronique des Indes

Louise Bénat-Tachot

► **To cite this version:**

Louise Bénat-Tachot. Statut et fonction de la fable dans la chronique des Indes. Travaux et Recherches de l'UMLV, 2000, 2, pp.9-29. hal-04037209

HAL Id: hal-04037209

<https://univ-eiffel.hal.science/hal-04037209v1>

Submitted on 16 May 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

TRAVAUX
ET
RECHERCHES
DE L'UMLV

LITTÉRATURES
SCIENCES HUMAINES

TRAVAUX ET RECHERCHES DE L'UMLV
LITTÉRATURES ET SCIENCES HUMAINES

Revue semestrielle

Directrice de rédaction :
Fabienne BOCK

Comité de rédaction :
Louise BENAT-TACHOT — Vladimir IAZYKOFF — Christian LUPOVICI
Anne-Marie PELLETIER — Robert SAYRE — Michael A. SOUBBOTNIK

Secrétaire de rédaction : Thierry BONZON
Directeur de publication : Dominique PERRIN
Conception graphique : Michelle THOMAS et Bertrand ZAKOWETZ

RÉDACTION :

"Travaux et Recherches de l'UMLV", Université de Marne-la-vallée, Cité Descartes 5, Boulevard Descartes, 77454 Marne-la-Vallée cedex 2. (Tel. 01.60.95.70.75 ; Télécopie : 01.60.95.70.77)

CORRESPONDANCE :

Toute correspondance est à adresser à la rédaction.

ABONNEMENTS / VENTE AU NUMERO :

	Vente au numéro	Abonnement annuel
Particuliers	35 FF	70 FF
Institutions	70 FF	140 FF

Voir bulletin d'abonnement à l'intérieur du numéro

ISSN : 1298-1168

TRAVAUX ET RECHERCHES DE L'UMLV

N°2 LITTÉRATURES

SOMMAIRE

Présentation du numéro	5
Louise BENAT-TACHOT , Statut et fonction de la fable dans la chronique des Indes	9
Olivier AÏM , La mise en scène ou l'art du dévoilement chez Barbey d'Aurevilly	31
Aïmed BEN-HELLAL , Narrator and Reader in Tristram Shandy (Narrateur et lecteur dans Tristram Shandy)	45
Annick BOUILLAGUET , Proust et l'imagination créatrice	69
Cécile HUSSHERR , Une parodie de voyage initiatique ? Caïn chez Byron et Nerval	87
Julien LECART , <i>El Informe sobre ciegos</i> de Ernesto Sabato : la visión ciega, o lo que se ve en las tinieblas (<i>L'Enquête sur les aveugles</i> d'Ernesto Sabato : la vision aveugle ou ce qui se voit dans les ténèbres)	99
Marie-Françoise ALAMICHEL , Bi dales & bi hulle : Paysages dans le <i>Brut</i> de Lawamon et les <i>romances</i> moyen-anglaises	115
François NOUDELMAN , Scènes imaginaires du corps	133
Liste commentée des thèses et mémoires de Littérature française et de Littérature française comparée soutenus devant l'Université de Marne-la-Vallée (1999-2000).	147

Statut et fonction de la fable dans la chronique des Indes

Louise Bénat Tachot.

On sait que Montaigne fut un fervent lecteur de *l'Histoire des Indes* de Francisco López de Gómara¹. Plus que Las Casas et même Girolamo Benzoni, c'est chez ce chroniqueur humaniste, esprit incisif, curieux et impérialiste que le philosophe français puisera une multitude d'anecdotes, de récits étonnants, de curiosités admirables dont il saura tirer des réflexions sur l'homme occidental, la barbarie et les fondements de la raison dans ce monde "en branle". La nature arborescente de la matière historiographique américaine ainsi que les attentes des lecteurs du XVI^e siècle peuvent aujourd'hui nous déconcerter, tout comme il est délicat de discerner avec quel soin, quel "art d'historier" ces chroniques des Indes ont été écrites. Elles sont pour le lecteur moderne pleines de surprises et d'embûches. On croit entendre le récit d'une découverte et l'on se surprend à penser au roman de chevalerie, on pense lire les merveilleuses descriptions du monde à la manière de Pline et l'on est stupéfait par la minutie de l'observation de telle plante, de telle pratique rituelle, et par la manière désinvolte dont les autorités sont malmenées, subverties au nom d'une expérience pressentie comme exceptionnelle et fondatrice d'un savoir lui-même nouveau. Ainsi donc le lecteur est constamment en déroute, il pense saisir l'imaginaire d'un esprit encore médiéval et découvre un ethnographe, il s'accroche au récit d'une expédition de conquête et découvre les linéaments du merveilleux épique.

Aussi bien la polémique entre historiens et critiques littéraires fait-elle rage : pour les uns, ce sont les fondements historiographiques de l'histoire nationale et universelle, pour d'autres, ce ne sont que les discours masqués d'un empire hégémonique qui a su coloniser autant les corps que les imaginaires², pour d'autres enfin il s'agit de textes littéraires, de la première littérature américaine. Clamant qu'il faut cesser d'étudier les chroniques

des Indes de façon utilitaire, à la recherche de la date, du nom, de l'information historique et qu'il faut restaurer le tissu narratif dans sa complexité, les chercheurs sémiologues, linguistes, découvrent dans l'écriture de la chronique le mythe, la légende, et de substantielles séquences parodiques. Ce matériel légendaire a été jugé le plus souvent par les historiens comme une futilité, une dérive fantaisiste qu'il convient de négliger sans s'interroger au demeurant sur le sens historique que de telles digressions ou écarts impliquent³. Il semble en effet nécessaire de restaurer le sens de cette écriture dans sa complexité qui, loin d'être homogène, s'inscrit à la croisée d'enjeux historiques et littéraires et expose, de façon plus ou moins subtile, la question de l'exercice du pouvoir. Décrire les mondes indigènes relève à la fois de l'activité historique, littéraire et scientifique ; l'analyse peut privilégier un aspect mais il importe de considérer la globalité de l'écriture qui seule peut délivrer la richesse de la valeur informative, autant que les plans métaphoriques, allégoriques et idéologiques du texte. Une telle étude oblige à prendre en compte le magasin d'idées, d'images, d'expressions, d'items de la culture des auteurs et de leur public, qui sont plus ou moins recyclés dans l'histoire des Indes : il y a là une alchimie littéraire, évidente lorsqu'on s'attache à la recherche par l'auteur du modèle approprié qui se résout dans l'expression juste, la plus apte à se faire comprendre, à émouvoir et surtout ne pas ennuyer le lecteur. Nous nous proposons donc d'interroger cette "zone étrange" entre littérature et histoire, où se mêlent *history* et *stories*, puisque, aussi bien, le français se plaît à entretenir l'ambiguïté.

La veine chevaleresque et sa résorption.

Dédaignée par les uns, la dimension littéraire fut magnifiée par d'autres et c'est ainsi que les spécialistes de l'histoire littéraire ont vu dans cette littérature coloniale naissante que sont les chroniques des Indes des gestes mythiques et fabuleuses, le récit d'une errance romanesque. Le roman de chevalerie en particulier serait sous-jacent à la chronique du Nouveau Monde car l'auteur prend plaisir à raconter comment quelques milliers d'Indiens sont mis en déroute par une centaine de cavaliers espagnols :

cette dimension épique justifiait qu'on assimilât les aventures d'un Amadis de Gaule et d'un Cortés. La grandiose réalité américaine se prête assurément à l'investissement chevaleresque par une sorte de propension à l'épopée, à la disproportion. Pendant tout le XVe siècle espagnol, le roman de chevalerie où se développait non seulement un monde irréel d'exotisme mais aussi où s'exaltaient les principes vitaux de l'honneur, de la valeur guerrière et de la fidélité irriguait l'imaginaire et la vie quotidienne de la noblesse espagnole⁴. Dans la littérature de chevalerie, abondent les combats disproportionnés, d'incroyables victoires "vencen, ellos solos, a ejércitos compuestos por miles de combatientes"⁵. Or on lit, sous la plume de Fernández de Oviedo, Gómara, Bernal Díaz del Castillo, des combats similaires contre les Indiens, exposés selon la même rhétorique de l'inouï, du dépassement et selon cette même loi de la prolifération de l'action. Pourtant, si l'on retrouve les ingrédients du roman de chevalerie, la dramaturgie chevaleresque ne peut se déployer dans la chronique américaine car elle se fracasse aussitôt contre les obstacles redoutables de la maladie, de la peur, de la faim, de la cupidité. A l'instar des romans de chevalerie, l'objectif du conquérant devrait être de propager la foi et de conquérir des royaumes, gagner du prestige par de hauts faits, en fonction d'un idéal social et moral de noblesse, d'invincibilité mais, dans le procès de la conquête américaine, cette dynamique se trouve être doublée par l'expérience répétée de l'échec, de la convoitise, de l'ignorance, de la trahison.

Que la frontière entre la littérature américaine et le roman de chevalerie soit perméable n'a rien d'étonnant. Celui-ci alimente celle-là, en lui insufflant la dynamique — le mirage — de la quête qui met à l'épreuve l'endurance du héros, forge sa renommée, lui offre l'occasion de combats ahurissants où des milliers d'Indiens fuient devant la bravoure de quelques Espagnols à cheval. En outre, chronique et roman de chevalerie offrent des possibilités formelles similaires car ces derniers étaient des structures polymorphes, voire hybrides. La structure du roman de chevalerie permettait la multiplication d'épisodes tout comme la chronique de la conquête se ramifie en de nombreux récits autonomes⁶.

Une série de messages génériques dans les chroniques des Indes

convergent avec le roman de chevalerie depuis les détails héraldiques, aux exhortations en style direct qui donnent au texte une tonalité romanesque car le roman de chevalerie baigne les mentalités, modèle l'imaginaire⁷. C'est une banalité de souligner combien l'Amérique fut interprétée et combien la narration de la conquête emprunta ses formes et ses images à la rhétorique du roman de chevalerie⁸. Mais c'est justement là que les chroniques des Indes s'inscrivent en rupture par rapport à ce processus : elles ne fonctionnent pas comme un roman de chevalerie, car leurs auteurs sont trop soucieux d'implanter ce qu'ils disent dans l'épaisseur de l'expérience et dans les impératifs politiques qui président à la rédaction. Par une sorte de reprise en main, de recentrage, le lyrisme de la geste espagnole se délite vite sous la pression du réel. Finalement, prévaut l'irréductibilité des faits, là où se confrontent l'intelligible et le sensible. Telle bataille fut fameuse, héroïque, tel conquérant est intrépide et bien né, mais combien de trahisons, de fuites, de mensonges en d'autres occasions, combien de cruautés inutiles que ne peut compenser la vertu de quelques-uns, des plus rares. La thématique chevaleresque existe dans la chronique des Indes, comme une ligne idéale qu'infirmes le plus souvent la réalité de la conquête. Certes, c'est le lyrisme de l'aventure extraordinaire de quelques-uns offerte à la lecture de tous qui réunit les deux genres, l'alliance efficace de l'exotisme et des faits d'armes. Néanmoins l'effet rhétorique fonctionne d'une façon double, en positif et en négatif, comme un manque car il existe parmi les conquérants un véritable déficit de la noblesse, de lignage comme dans l'action⁹. Ainsi par exemple, dans *l'Histoire...* d'Oviedo, la vision apologétique du soldat espagnol, valeureux guerrier, semble dans un premier temps sortie tout droit d'un moule chevaleresque à la manière du *Doctrinal de los caballeros*¹⁰, par ses qualités exceptionnelles "esfuerzo, altos ingenios, grandes excelencias", mais le chroniqueur ne s'en tient pas à d'abstraites généralités, il ancre cette stature hors du commun dans le contexte américain :

"en hommes valeureux et expérimentés, ignorant la fatigue, sans craindre les dangers, supportant d'innombrables et excessives peines, sans compter la faim, la nécessité et les maladies, sans recevoir ni salaire ni rémunération"¹¹.

Même López de Gómara, fervent partisan de la cause de conquérants, n'hésite pas à souligner avec un humour corrosif les manquements à l'honneur ou la faillite des Espagnols. L'abstraction chevaleresque est disloquée par l'énumération des épreuves prosaïques qui ne sont ni des dragons ni des fées maléfiques mais la faim, les maladies et le manque d'argent. La veine chevaleresque, lorsqu'elle est perceptible, est vite descellée, désarticulée par la dynamique souvent effroyable de la conquête et ne peut jamais être qu'un miroir littéraire brisé.

La mosaïque des anecdotes

Nous voudrions orienter cette lecture vers un autre phénomène à la frontière de la narration historique et de la fable littéraire, phénomène récurrent dans toutes les chroniques : l'existence de récits anecdotiques, ou vignettes, qui s'intègrent dans le corps du récit historique tout en formant une unité narrative en eux-mêmes. Que cet art du récit bref, sorte de médaillon historié, soit autant pratiqué par les chroniqueurs des Indes, dans des œuvres réputées pour leur concision comme celle de Gómara ou de Benzoni ou pour leur lourdeur et leur prolixité comme l'*Histoire générale et naturelle des Indes* de Gonzalo Fernández de Oviedo, les *Décades* de Herrera, ou encore l'*Histoire des Indes* de Las Casas, n'a rien de surprenant. Il s'agit là d'une facette de l'écriture de l'histoire qui s'inscrit dans une longue tradition littéraire européenne mais qui prend, dans les chroniques des Indes, une vigueur renouvelée très significative. Je voudrais donc tenter de discerner l'importance, les mécanismes et la fonction de tels récits, spécifiques par leur degré de théâtralité, la brièveté de leur développement et la typologie des personnages qui vont y être convoqués.

Quelle valeur narrative, illustratrice ou didactique ces anecdotes ont-elles ? Quelle fonction sont-elles supposées remplir dans l'horizon de la lecture d'un homme de la Renaissance ?

On sait que les chroniques offrent entre elles de nombreuses connexions : les auteurs se copient, se répondent et le monde des histoires du Nouveau Monde est un univers où l'intertextualité est un passa-

ge obligé. Dans le cadre de l'écriture d'une histoire qui est, rappelons-le, contemporaine des événements ou appartenant à un passé encore très proche, ce phénomène joue un rôle de premier plan : Oviedo répond à Pierre Martyr, Gómara s'inspire d'Oviedo et de Pierre Martyr, Benzoni copie sans vergogne Gómara, Bernal Díaz s'en prend à Cortés et Gómara, Herrera pratique le coupé-collé avec soin et constance, Torquemada répond à Herrera, l'Inca Garcilaso écrivant au début du XVII^e siècle, répond à tous (Oviedo, Gómara, ou Cieza de León, Zárate, Acosta etc....). Rares sont les chroniqueurs qui ne font pas usage des autres textes qui les ont précédés pour échafauder le leur. Il n'y a rien donc de surprenant à observer que ces vignettes narratives que nous analysons circulent d'une chronique à l'autre avec une grande fluidité. Reprises sous différentes plumes, elles finissent par constituer des sortes de topiques au sens propre. Elles forment ainsi une sorte de florilège de saynètes qui cristallisent la vision du Nouveau Monde de façon dynamique, émouvante, suscitant tantôt l'horreur, tantôt le rire. S'agissant des fables dont nous avons fait le relevé, elles sont le plus souvent tout le contraire d'une quelconque épopée chevaleresque ou prodigieuse. Elles composent, nous allons le voir, des tableaux le plus souvent réalistes, voire prosaïques.

Ce sont des textes hybrides, disséminés dans l'œuvre qui fonctionnent comme des récits interpoles, et qui offrent, par leur construction, des traits narratifs spécifiques, tels que la dynamique concentrée, la mise en scène de personnages qui s'expriment en style direct, un dénouement final. Ces textes sont aisés à identifier, peuvent facilement être disjoints de la narration et, bien qu'écrits, il se prêtent à la relation orale à laquelle ils empruntent beaucoup de traits ainsi qu'à la mise en scène iconographique. De nombreuses anecdotes seront ainsi traitées par les graveurs du temps à titre d'illustration (par exemple les textes de Hans Staden ou Benzoni illustrés par plusieurs gravures anonymes sur bois) ou pour servir une cause plus politique (par exemple Théodore de Bry puisera dans les chroniques des Indes les sujets de ses gravures sur cuivre pour illustrer ses *Grands voyages* et conforter la légende noire). Aisés à mémoriser, ces récits deviennent mobiles, courent d'une bouche à l'autre, sorte de frise du récit de la conquête des Indes. Ils peuvent s'apparenter aux *relaciones de*

sucesos, forme de journalisme sensationnaliste du temps, ou encore aux fables ou proverbes, autant de voix parallèles de la culture orale qui se diffusaient dans tous les secteurs de la vie sociale. Le travail de compilation remarquable fait par Stith Thompson, démontre qu'il y avait en Espagne une forte tradition de *folk tales*, c'est à dire de récits courts et populaires¹². Les récits courts font aussi partie d'un énorme patrimoine de traditions narratives écrites de la culture occidentale qui inclut les grands textes de l'historiographie romaine, les formes littéraires profanes comme la fable, ou religieuses comme *l'exemplum* et plus récemment des formes de récit courtoises et urbaines plus sophistiquées inaugurées dans le *Décameron* de Boccace.

L'association de l'histoire et des histoires n'était donc pas une nouveauté : l'anecdote dans les récits de Tite Live ou Salluste et plus encore Plutarque permettait d'imaginer un moment héroïque fondateur, un prodige, une scène de sacrifice destinée à demeurer dans la mémoire collective impériale. De telles anecdotes comportaient aussi un message moral didactique accentué par la forte densité dramatique¹³.

L'anecdote dans la chronique des Indes fonctionne comme une monade, selon le schéma de ces mêmes fables ou *entremeses* qui circulaient si abondamment en Europe et qui étaient appréciées du lecteur-auditeur. Le XVI^e siècle est un siècle où l'on raconte avec goût et avec art, c'est aussi un siècle où l'on écoute. Il apparaît que les chroniqueurs des Indes prennent eux aussi un soin particulier à la rédaction de ces petits motifs historiés, même si, ailleurs, le style des chroniques pêche par inélégance ou lourdeur.

Dans quelle mesure ce schéma narratif, si riche de traditions européennes, si convenu, peut-il être le support d'une information sur le Nouveau Monde ? L'auteur n'aura-t-il pas envie de sacrifier au goût, aux inclinations qu'il pressent chez son public ? Prétendant faire l'histoire, ne se surprendra-t-il pas à l'inventer, saisi par une dynamique littéraire de séduction ? Ou bien est-ce qu'au contraire, le lecteur va pouvoir ainsi saisir sur le vif un fragment de réalité américaine, une mosaïque de tableaux remplis de sensations et de comportements humains inédits, construisant ainsi sa première perception de l'autre américain, la forme de l'anecdote

favorisait alors et le rapprochement et l'exotisme, et la l'humanité et la perceptions de la différence ?

Il ne s'agit pas ici de dresser un inventaire des anecdotes du Nouveau Monde prélevées dans les chroniques des Indes, ni de faire un collage des histoires singulières qui ornent les récits, exquises digressions comme l'a fait José Iturriaga de la Fuente pour la Nouvelle Espagne¹⁴. Cela apparenterait ces chroniques à des récits de voyages, ce qu'elles ne sont pas. En effet ces anecdotes doivent être utiles. Si elles amusent le lecteur, elles doivent aussi l'enseigner, d'où leur forte intentionnalité morale et idéologique. Elle font partie de l'histoire et sont une pièce du dispositif idéologique qui la régit¹⁵. Le plus souvent la voix narrative est anonyme. Recueillie par l'historien, l'anecdote a déjà circulé de bouche en bouche, c'est d'ailleurs la condition de son succès, de sa ductilité. Parfois cependant l'auteur se met en scène : c'est le cas de Benzoni, Bernal Díaz, Oviedo ou l'Inca Garcilaso. En tout état de cause, c'est une forme littéraire efficace, accueillie par tous les types de public, populaire ou cultivé, où convergent l'écriture et les traditions orales, où le lecteur est auditeur et l'auditeur lecteur.

La vieille femme et le chien

Qu'Oviedo soit un scénographe du Nouveau Monde, c'est ce que semble révéler la fable de la vieille Indienne et du chien, comme pourrait s'intituler l'anecdote que je me propose d'étudier à titre d'exemple¹⁶.

La scène se passe à Boriquén, la Jamaïque actuelle, après la conquête de l'île par les Espagnols et comprend trois personnages¹⁷. Le premier est un chien nommé Becerrillo, qu'Oviedo décrit longuement comme un véritable héros de la conquête "assurément, à voir ce que ce chien faisait, les chrétiens pensaient que Dieu l'avait envoyé pour leur porter secours car son rôle fut aussi grand, lors de la pacification de l'île, que celui d'un bon tiers des conquérants qui ont fait cette guerre". Ce chien a le statut d'un courageux guerrier, à la fois redoutable et obéissant, sachant distinguer au milieu des autres, les Indiens fugitifs, les vrais ennemis : "parmi beaucoup d'Indiens dociles, il reconnaissait un Indien féroce". Face à cette

véritable machine de guerre, apparaît une vieille Indienne qui vient d'être capturée. Le troisième protagoniste est un groupe d'Espagnols dont se détachent deux figures, Diego de Salazar, connu du lecteur pour son courage au combat, et le gouverneur Joan Ponce de León qui n'apparaît qu'à la fin du récit, à l'heure de son dénouement. La construction du conte est traditionnelle, et se déroule en trois "actes" : exposition, cristallisation des tensions et dénouement. Il offre un double intérêt, d'une part pour son économie narrative (brièveté du récit d'une demie page, tension dramatique extrême) et pour sa thématique à la fois sociale et éthique.

Sans aucune raison apparente¹⁸, Diego de Salazar, après la conquête de l'île, a décidé de faire dévorer la vieille femme par son molosse féroce Becerrillo, et il met en scène le carnage en lui proposant d'aller porter une lettre : "Il lui disait cela pour que, dès que la vieille serait partie et se serait éloignée des autres, on puisse lâcher le chien sur ses traces". Se met ainsi en place un véritable spectacle, un théâtre de la cruauté pour un public de soldats espagnols et d'Indiens captifs. Oviedo expose ce projet sans commenter davantage la féroce intention de ses instigateurs. La scène se construit et se formule comme un divertissement cruel et trivial. Du point de vue paradigmatique, cette scène renvoie à d'autres dans la chronique où est évoquée cette pratique de "aperrear", de faire dévorer publiquement par les chiens. Dans le cas qui nous occupe, Oviedo n'émet aucun commentaire moral ou politique et opte pour la voie descriptive synthétique, avec un effet de banalisation.

Dans la seconde phase du drame, la vieille indienne s'éloigne allègrement, la lettre à la main : "elle s'en allait, toute contente car elle pensait que porter une lettre signifiait sa liberté". Le malentendu génère le suspens et crée la dynamique du texte : l'équivoque crée l'événement. Le texte offre sa double interprétation, chrétienne et indigène. L'allégresse de la femme renvoie au point de vue indigène face aux lettres et à l'écriture en général. On sait par plusieurs témoignages que l'écriture a fasciné et séduit tout ensemble les populations amériindiennes, généralement agraphes. Ailleurs Oviedo raconte que les Indiens ne tenaient les lettres qu'avec des bâtons de bois pour éviter d'être en contact direct avec ce qu'ils pensaient être des entités animées, dotées de la parole. Une autre anecdote — reprise

par Gómara puis par l'Inca Garcilaso — est racontée par Pierre Martyr dans les *Décades du Nouveau Monde*. Un Indien fut chargé par son maître de porter des *hutías*, petits mammifères des îles (ou de melons selon la version de Garcilaso), à un ami de l'autre côté de l'île. En route, se sentant tenaillé par la faim, le messager décide d'en manger quelques uns. Une fois arrivé, il remet le cadeau et la lettre qui l'accompagne à son destinataire, lequel lui demande ce qu'il a fait des *hutias*/melons qui manquent. L'Indien commence par mentir mais devant l'accusation de son interlocuteur et confondu par la lettre qui dénonce son méfait, il reconnaît sa faute et se sent rempli de terreur pour ces objets étranges qui voient tout. Les Espagnols se chargeront de tirer partie de cette crainte. Pouvoir espagnol et écriture sont intimement associés dans les premiers temps de la conquête et expliquent la satisfaction de la vieille femme qui, investie d'une si grande responsabilité, y voit l'indice de sa libération future. Le détour par le malentendu exaspère la violence de la mise en scène originale. La vieille Indienne voit surgir le molosse terrifiant quand elle s'y attend le moins et adopte une attitude qui la sauve. Elle s'assied, attitude de soumission dans les codes gestuels indigènes et commence à lui parler "dans sa langue" affirme Oviedo. Ses paroles — une supplique respectueuse — sont transcrites par l'auteur en style direct et en espagnol. Déçu ou déconcerté, le chien abandonne sa victime après l'avoir reniflée et lui avoir uriné dessus. "il leva la patte et lui pissa dessus comme les chiens ont l'habitude de le faire à un coin de rue, [...] sans lui faire aucun mal". Le dénouement se fait en deux temps, d'abord l'attitude du chien fait basculer l'anecdote dans la farce, le rire aux dépens de la vieille femme. Puis le gouverneur Ponce de León, heureusement apparu pour l'occasion, libéra la "pauvre indienne" terrorisée, car il ne voulut pas se montrer plus impitoyable que le chien Becerrillo. Il ordonna donc qu'on la libérât et qu'on la laissât aller où elle voulait, ce qui fut fait.

L'occidentalisation de l'anecdote est évidente par la reconstitution du discours en style direct : ainsi se crée un tissu de voix unifiées par la langue espagnole, la langue du chrétien conquérant. Dans cette anecdote tout est langage, initialement c'est le mensonge (le discours de Salazar est un faux discours qui construit le piège), le discours de la vieille femme

est un discours traduit reconstruit, discours de la soumission pour éviter d'être déchiquetée par un animal-soldat "Monsieur le chien , [...] monsieur le chien". Dans la dernière phase du récit, c'est le discours juste et ajusté qui est émis au titre de sentence par le gouverneur.

Cette anecdote présente d'évidentes similitudes avec les traditions littéraires d'Europe, autant écrites qu'orales, non seulement par sa construction dramatique mais aussi par ses thèmes. Le motif de la vieille femme est récurrent dans la culture de la Renaissance, les auteurs usent à son égard d'un humour acéré. Objet de poésies satiriques (et Ronsard n'est qu'un exemple) elle provoque le rire par son anatomie burlesque, sa bouche édentée et fait le plus souvent figure d'antichambre de la mort. Sa laideur et sa peau sombre en font irrésistiblement une sorcière, véritable topique des contes populaires¹⁹. Elle peut être redoutable ou burlesque. Ainsi la folie selon Erasme veut que les vieilles coquettes et ridicules passent leur journée devant un miroir. La vieille femme offre par ses chairs flasques le spectacle de la dégénérescence aux yeux des artistes de la Renaissance qui lui opposent la beauté charnue d'un jeune corps féminin. La satire de la vieillesse avec ses connotations maléfiques est aussi un aspect présent dans les chroniques des Indes. Selon l'*Histoire* d'Oviedo, on trouve ainsi dans les cavernes du volcan Masaya au Nicaragua une vieille femme, sorte de monstre qui se livre à de sombres prédictions et invite les Indiens à combattre les Chrétiens; chez Benzoni, une vieille indienne de Cubagua vient offrir des fruits aux Espagnols, mais sa description en fait un objet d'horreur ; chez Gómara les sorcières-guerisseuses sont vieilles et tout aussi inquiétantes et fabriquent le curare, et selon Américo Vespucci, une vieille femme serait à l'origine des pratiques cannibales des Indiens du Brésil²⁰...

Dans la littérature folklorique populaire d'Europe, on la trouve associée à des animaux, tels que le chat, le chien ou le singe. Stith Thompson déclare enfin qu'il existe des milliers de thèmes obscènes concentrés sur la question scatologique et sexuelle de la vieille femme. Si elle peut parfois avoir un rôle d'auxiliaire bénéfique, l'inverse est un thème beaucoup plus fréquent. Nous voyons, dans le cas étudié, que si la vieille femme émeut par son ingénuité, elle provoque aussi le rire à ses dépens. Le

thème de la vieille qui, par ses filtres ou ses paroles magiques, éloigne les animaux sauvages est également un thème répertorié par Stith Thompson²¹.

D'un autre côté, le chien transformé en protagoniste de la fable est un autre lieu commun, extrêmement présent dans la tradition populaire, il peut être positif, protéger, sauver ou, au contraire, être l'animal maléfique de la sorcière ; ainsi le diable lui-même peut prendre la forme d'un chien. On voit donc que la vieille femme comme le chien sont des items prégnants dans l'imaginaire européen et cette fable, en les mettant en scène, articule à la fois des réalités historiques propres à la conquête du Nouveau Monde telles que le statut de l'écriture ou l'usage de chiens comme machines de guerre et la terreur que cela suscitait et les projections imaginaires que de tels protagonistes convoquent inmanquablement.

Cependant l'anecdote va au-delà de la simple récupération de topiques, du simple recyclage de l'imaginaire de l'Europe. Construite selon une tension dramatique qui se résorbe dans le rire et la clémence, selon des règles narratives simples et convenues, elle offre également une lecture et une résolution des tensions coloniales en distribuant, à la fin, les places qui correspondent aux uns et aux autres pour stabiliser une situation de confusion et de dérèglement. A la cruauté et l'équivoque succède l'ordre établi grâce à la soumission des plus faibles, des vaincus et la magnanimité du vainqueur. La vieille femme humiliée est sauvée : son humiliation la sauve. Cette humiliation est volontaire — elle supplie l'animal pour l'amadouer, attitude qui s'avère efficace —, mais aussi subie, car le chien laisse sur elle la trace de sa domination, les stigmates d'une servitude future et nécessaire.

L'histoire finit bien, la vieille femme inoffensive est graciée et le gouverneur a su faire preuve de la clémence chrétienne, l'une des vertus du prince. L'Espagnol s'est dédoublé dans le récit : à Salazar l'impitoyable et fougueux capitaine, concepteur de l'horrible spectacle s'oppose, ou plutôt prend le relais, Ponce de León, un autre capitaine valeureux qui affirme l'autorité morale et politique et inscrit la légitimité impériale. La portée politique de ce texte est claire : seule la soumission permet d'intégrer un ordre social rédempteur. La violence initiale est bâillonnée et c'est dans la clé-

mence qui clôt l'épisode que se trouve la véritable réponse et que se restaure l'image morale de la conquête et du conquérant. En filigrane, nous sommes passés d'une conquête sans merci à une allégorie de la conquête sans mort, le chien devenant l'instrument de cette démonstration.

L'anecdote retient aussi des références culturelles plus complexes. Le texte joue entre trois entités, l'indigène, le chien et l'Espagnol et pose du même coup la question de l'homme face à l'animal. Dans cette triangulation, le chien est un terme médian qui permet de formuler non seulement la relation entre l'indigène et l'Espagnol mais aussi entre l'Espagnol et l'animal : d'une certaine façon, le féroce Becerrillo sert à étalonner la violence et son utilité. Il permet d'établir le seuil de la barbarie : là où il "pardonne", un Espagnol chrétien doit aussi pardonner sous peine de sombrer dans une bestialité plus grande, sous peine de s'ensauvager. Nous sommes très loin du jeu allégorique lascasien pour qui la référence aux loups et aux tigres détruisant les brebis deviendra une figure lexicalisée de la conquête, exposant ainsi les paradigmes de la sauvagerie et de la mansuétude, selon un système de représentation récurrent et stable. Dans le cas que nous étudions, le chien en dehors de son rôle belliqueux, sert ici de révélateur idéologique, il oblige l'Espagnol à affirmer les vertus chrétiennes sans pour autant dénier à la femme indienne sa condition d'être humain. La bestialité de l'Espagnol est évitée car Ponce de León se refuse à être plus cruel que Becerrillo, mais la bestialité de la vieille Indienne est évitée car elle gagne son salut par la parole et se confirme par là dans l'humanité. Le chroniqueur trace de façon subreptice les lignes d'un état social colonial où les jeux de dépendance sont affirmés, où la vigilance des chiens règne mais où les hommes — créatures de Dieu — ont tous droit de cité. Oviedo d'une façon générale n'approuve guère ces carnages ordonnés par certains capitaines espagnols. Dans l'acte d'"*aperrear*", l'Espagnol se défigure, il donne de lui-même une image altérée comme cela est pressenti dans la scène de carnage savamment organisée par Pedrarias à León, ville du Nicaragua²².

C'est sans doute la raison pour laquelle Las Casas, à son tour, reprendra cette anecdote après avoir évoqué avec sarcasme les exploits de Becerrillo : "ce fut un chien qu'ils appelaient Becerrillo qui faisait des

ravages admirables parmi les Indiens [...] c'est pourquoi ceux qui détruisirent l'île, virent en lui un ange de Dieu". Pour des raisons opposées les deux hommes ont recueilli l'anecdote, pour sa singularité et sa valeur didactique. Le même épisode se retrouve chez Herrera, sommairement raconté et visiblement emprunté à Las Casas²³. Pourtant tout n'est pas dit chez Oviedo, le texte laisse planer dans l'ombre la menace de l'ensauvagement : que ce serait-il passé, si Salazar, suivant son inclination naturelle pour ces morbides spectacles et en dépit de l'indulgence dédaigneuse de Becerrillo, avait ordonné le massacre de la vieille femme ?

Ce type de récit cède sans doute au plaisir de raconter une anecdote cocasse, qui surprend le lecteur et le fait sourire, mais il y a plus. Le lecteur y voit dessinées les relations sociales et symboliques de la société coloniale naissante, avec ses turbulences, ses cruautés, ses menaces. Sur la scène, le conquérant est vainqueur militairement puis moralement, il confirme son appartenance à une chrétienté triomphante, mais dans les coulisses, à peine cachés, se trouvent les autres protagonistes, d'autres Salazar, d'autres Indiens humiliés, captifs, constituant ainsi la zone instable du texte, son non dit. L'anecdote est évidemment le support des enjeux idéologiques qui pèsent sur la représentation de l'Indien. Ainsi, alors que l'anecdote de l'Indien et des *hutías*/melons se trouvent chez P.Martyr, Gómara et l'Inca Garcilaso, Las Casas au contraire évoque l'astuce et l'habileté d'un Indien messenger dans une autre anecdote. Tombé aux mains d'espions et pour sauver les lettres dont il avait été chargé par les chrétiens de la Concepción, lettres qu'il portait à l'aide d'un bâton — information délivrée également par les autres chroniqueurs pour montrer la naïveté des Indiens —, il feignit d'être boiteux et muet pour n'avoir ni à parler ni à se séparer du bâton sur lequel il s'appuyait. Il échappa ainsi à ses assaillants²⁴. L'Indien fait donc preuve ici de prudence, de courage et de fidélité à l'égard des Espagnols. Ces histoires courtes, fluides, insérées dans le discours concourent aux tracés idéologiques de l'œuvre et contribuent à l'élaboration de l'histoire.

Quelques observations générales

On pourrait énumérer bon nombre de fables qui courent d'une chronique à l'autre, scènes burlesques, pathétiques, singularités dramatiques, qui finissent par constituer les premiers motifs de la littérature américaine coloniale. Ainsi l'épisode de la mort du jeune soldat Salcedo, noyé par un groupe d'Indiens désireux de vérifier de façon expérimentale l'immortalité des Espagnols dans l'île de Boriquén eut une diffusion remarquable car il est construit selon les critères dramaturgiques dont nous venons de voir l'efficacité (véracité du thème, stratégie narrative brève et dénouement). Ce récit a laissé des traces dans la littérature et l'iconographie d'Europe et d'Amérique. Dès la fin du XVIe siècle, il fut traduit en allemand et illustré par Théodore de Bry selon une séquence iconographique dramatique en trois actes et fut repris au XXe siècle comme argument romanesque²⁵. Ces nombreuses anecdotes sont loin d'être une digression, un simple motif ornemental, elles sont un moment nucléaire d'intentionnalité politique et d'élaboration stylistique. Elles cristallisent les tensions, les menaces, les ratés, et pour être inventées ou reconstruites, elles n'en sont pas moins essentielles à la compréhension historique de la conquête. Ainsi le *requerimiento*²⁶ fut, dès *La Suma de Geografía* du Bachelier Fernández de Enciso en 1519 soit quatre ans à peine après la rédaction du texte, l'objet de sévères et sarcastiques critiques sous la forme d'anecdotes où les répliques pleines de bons sens et de sarcasme à l'égard du Roi d'Espagne et du Pape de la part des caciques de Terre Ferme font la preuve de l'absurdité et de la prétention d'une telle harangue. Le pape devait être fou et le roi d'Espagne ivre pour donner si aisément ce qui ne leur appartenait pas, répliquera un cacique du Cenú au conquérant espagnol... Son histoire sera reprise d'une chronique à l'autre avec des variantes, mais avec un humour toujours aussi acerbe pour dénoncer ce dialogue de sourds²⁷. L'échec de l'évangélisation fut de la même façon l'occasion d'une vignette chez Oviedo, reprise par Benzoni :

“Je ne peux sans rire me rappeler ce que j'entendis dire à cet évêque [Bastidas, évêque de la province du Venezuela], au sujet d'un seigneur indigène à qui il faisait remontrance de ses turpitudes

et sa malhonnêteté et de ses nombreux mensonges, l'exhortant à ne plus agir ainsi et à bien vivre, honnêtement en apprenant les choses vertueuses" [...] l'évêque lui dit "dis-moi vaurien pourquoi agis-tu ainsi ?" L'Indien lui répondit " ne vois-tu pas seigneur que je suis en train de devenir chrétien ?"²⁸.

Beaucoup d'histoires ont une connotation anticléricale de tonalité éras-miste. Ainsi le lecteur s'amuse aux dépens d'un clergé gourmand ou ladre, comme ce frère mercédaire qui muni d'un grand chaudron se fit descendre dans le cratère du volcan Masaya, persuadé d'y recueillir de l'or en fusion, dont l'histoire burlesque est racontée par Oviedo, Benzoni, Gómara, Herrera etc....

Bien que souvent intégrées dans un schéma narratif occidental, ces anecdotes n'en dévoilent pas moins des facettes du Nouveau Monde, des expériences humaines inédites et porteuses d'un coefficient de vérité. Ce sont des raccourcis amusants, pathétiques, étranges où les personnages sont stylisés : l'Indien hispanisé (*ladino*), l'Indien cannibale, la vieille sorcière, la jeune guerrière courageuse, la cacique honnête, le Patagon irrespectueux, le curé cupide, le cacique curieux, le nouveau-venu abusé, le soldat guérisseur... Ainsi défilent de petits drames sensationnalistes, dans lesquels le corps est très présent, comme le veulent la fable ou le conte populaire qui jouent sur l'obscénité, la diarrhée, l'urine, la faim, la nudité, la nourriture, l'ignorance, l'erreur.

Par ce maillage de micro-récits, un panorama complexe et mobile des relations entre Indiens et Espagnols se dessine. Entre l'Indien sauvage, la vieille sorcière échevelée et cannibale et l'Indien inoffensif et candide, véridique agneau de Dieu offert en sacrifice au tigre conquérant, il y a place pour d'autres protagonistes qui occupent des positions plus complexes. L'indigène homme ou femme y développe des stratégies personnelles, enseigne à l'Espagnol, le piège, ou apprend de lui, et devient ainsi un interlocuteur qui mérite une attention vigilante. C'est un Indien vaincu ou résistant, qui parle espagnol, raisonne, harangue ses troupes, se lamente, mais ne saurait être réduit à un simple artifice littéraire, à une coquille vide, une fantomatique figure de théâtre. Il y a plusieurs écritures qui se tissent

dans la chronique américaine, l'une d'entre elles est cette écriture récréative et didactique de la fable. Ce théâtre de voix orchestrées par l'auteur et inauguré dans les chroniques des Indes fait que de façon paradoxale le discours de l'histoire atteint ses objectifs en privilégiant les codes saturés de la création littéraire d'Europe occidentale.

Louise Bénat-Tachot

Maître de Conférences en Espagnol à l'UMLV

UFR Langues et Civilisations

Notes

- 1 Cf. Pierre Villey, *Les livres d'histoire moderne utilisés par Montaigne*, Paris, 1908, p. 76-224.
- 2 Cf. Beatriz Pastor : La parole indigène selon cet auteur serait confisquée dans les chroniques, le récit colonial éliminant progressivement toute voix qui exprime "l'obscur conscience du processus de conquête comme un processus de destruction", in *Discursos narrativos de América*, Hanover, Ed. del Norte, 1988. Aux Etats Unis, les tenants des théories post coloniales poussent actuellement cette analyse jusqu'à dénier tout coefficient de vérité aux productions discursives émises par l'occident, colonisateur des espaces, des temps et des langages amérindiens et revendiquent la vérité de la périphérie contre le centre occidental et suspect. Voir *The Darker side of the Renaissance. Literacy, territoriality and colonisation*, Michigan, The University of Michigan Press, 1995.
- 3 Pupo Walker, *La vocación literaria del pensamiento histórico en América*, Madrid, Biblioteca Románica hispánica, Gredos, 1982.
- 4 Selon Riquer "algunos caballeros, admiradores de los héroes ficcionales cuyas aventuras conocen, llegan a imponer a sus hijos nombres como Galván o Lanzarote" (*Textos medievales de caballería*, Madrid, Cátedra Letras Hispánicas, 1993, p. 30). Victoria Cirlot affirme : "en el otoño de la Edad media, la nobleza convirtió en norma de vida los comportamientos caballerescos [...] la novela artúrica no proporcionó un conocimiento del pasado, ni siquiera instruyó, pero modeló los gestos y actitudes de los grupos sociales elevados" (*La Novela artúrica : orígenes de la ficción en la cultura europea*, Barcelona, Montesinos, 1987, p. 133).
- 5 Martín de Riquer Jos, María Valverde, *Historia de la literatura Universal*, t. 1, "De la Antigüedad al renacimiento", Barcelona, Planeta, 1968, p. 441-442.
- 6 Il pouvait s'y mélanger d'autres littératures contemporaines telles que l'hagiographie, l'épopée de "juglares", la chronique historique, les récits populaires oraux, le romancero, les livres de voyages, les traités moralistes comme *La gran Conquista de Ultramar* (1293), copiée de nombreuses fois, (1390-1400-1450-1503, Salamanque) et éditée en 1549, prototype de la littérature chevaleresque espagnole qui contient de nombreux épisodes interlopes comme la "historia de Berta y de Mainete", ou l'épisode du Caballero del Cisne.
- 7 Riquer fait observer un fait significatif qui illustre cette porosité de la frontière réel-imaginaire : "caballeros reales e históricos que estaban a su vez intoxicados de literatura y actuaban de acuerdo con lo que habían leído en los libros de caballería" (*Caballeros andantes españoles*, Madrid, Espasa Calpe, 1967, p. 170) au point que selon un jeu rotatif d'influence certains chevaliers, véritables aventuriers, finirent par constituer des modèles pour les romanciers. Irving A. Leonard analyse la façon dont le public colonial espagnol de la première heure est friand de romans de chevalerie. Il pense même que ces livres accompagnaient les conquérants eux mêmes ("Los libros siguen al conquistador", in *Historia y crítica de la Literatura hispanoamericana, 1 época colonial*, Barcelona, Editorial Crítica, 1988, p. 60-65). Devenus plus tard des seigneurs oisifs, leur appétence pour cette littérature de divertissement ne fit que croître. Il suffit de lire la liste impressionnante des éditions de la maison Jacobo Cromberger qui avait le monopole du commerce des livres avec le Mexique dès 1525 : l'inventaire de 1529 — date de sa mort — fait apparaître pléthore de livres de chevalerie avec en tête l'*Amadis de Gaula*. On sait les efforts que fit en vain la couronne pour en interdire l'exportation.
- 8 Ce phénomène est analysé et étayé par un ensemble de comparaisons systématiques dans l'ouvrage de Ida Rodríguez, *Prampolini Amadises de América, La hazaña de Indias como empresa caballeresca Caracas*, Consejo Nacional de la cultura Centro de Estudios Rómulo Gallegos 1977, (1ère ed. 1948) : "si nos convertimos en espectadores de las batallas ya sea de caballerías, ya en Indias, veremos estas

acciones bélicas envueltas en una común capa de dramática heroicidad que tanto el cronista como el novelista tejen con los mismos hilos" (p. 88). Nous pensons au contraire que sous la plume des chroniqueurs des Indes, l'intention de "vérité" et le désir, sous l'influence d'Erasme et Juan Luis Vives, de distinguer la fable, la fiction de l'histoire sont une préoccupation historiographique majeure. Une chose était les valeurs chevaleresques et leur projection sur les comportements des conquérants, une autre la prolifération d'aventures prodigieuses, de miracles ou de merveilles. La critique sarcastique portée à la croyance dans l'existence des Amazones, la Fontaine de Jouvence ou l'Eldorado par nos chroniqueurs en est la preuve manifeste.

- 9 Rappelons que très peu de nobles sont "passés aux Indes". En général, il s'agissait au mieux d'hidalgos jamais de membres de la haute noblesse. Déclarer que ces aventuriers sans nom, souvent bâtards, devenaient les pairs des Grands d'Espagne, ceux qui avaient procédé à la Reconquête, des don Pelayo américains, était une position presque intenable, surtout quand dans le même temps las Casas dénonçait avec la véhémence que l'on sait, les cruautés et la tyrannie de ces mêmes conquérants.
- 10 Doctrinal de los caballeros, 1487, traité didactique où sont énoncées les normes qui règlent la conduite du chevalier, fixent ses devoirs, ses obligations, son activité militaire et qui offre un panorama pointilleux d'un véritable secteur social aristocratique idéalement présenté et des vertus qui le caractérisent. Les mêmes normes se retrouvaient dans les Siete partidas (Voir Alfonso X, *Partidas*, Ed. Academia de la Historia, Madrid, 1807, II).
- 11 Gonzalo Fernández de Oviedo y Valdés, *Historia general y natural de las Indias*, [1535, 1ere partie] ; Edition complète, Madrid, Atlas, BAE, 1957, Introduction Pérez de Tudela, (5 tomes) t. 2, p. 211.
- 12 Stith Thompson, *Motif Index of folk culture*, 5 tomes.
- 13 Encore une fois, les chroniqueurs n'inventent rien, la parabole biblique, la fable d'Esopé, Térence, Plaute, les saynètes médiévales, les entremeses, outre la transmission orale, étaient aussi transcrites par des compilateurs comme Isidore de Séville, dans le cadre d'une forte tradition moraliste et didactique (apologue, exemplum). Ces récits brefs répondent donc à des objectifs différents selon qui les raconte et dans quel contexte social. C'est cependant un signe d'urbanité à l'époque de la Renaissance qui trouve ses formes précoces dans les *Contes de Canterbury* de William Chaucer, le *Décameron* de Boccace, *El Conde Lucanor* de l'Infant Don Juan Manuel. Les livres ont un impact beaucoup plus large que la lecture silencieuse individuelle, ils sont un support de la socialisation en étroite relation avec les pratiques orales traditionnelles.
- 14 José Iturriaga de la Fuente, *Anecdotario de viajeros extranjeros en México, siglos XVI y XVII*, México, Fondo de Cultura Económica, 1988, t.1.
- 15 L'importance de la dimension morale comme axe de lecture qui structure l'ensemble de la chronique a été analysée par Alvaro Félix Bolaños : "mi consideración responde en primer lugar a la mayor frecuencia del propósito admonitorio y moralizante del discurso de Oviedo en su narración y evaluación de las innumerables aventuras de los españoles en Indias; en segundo lugar, a su ejercicio riguroso de una concepción utilitarista de la historia y la literatura adquirida en la tradición humanista del discurso histórico en la que la historia sólo sirve si educa a sus lectores". A.F. Bolaños "La crónica de Indias de Gonzalo Fernández de Oviedo. ¿Historia de lo general y natural u obra didáctica?", *Revista de estudios Hispánicos*, Washington, University St Louis, 1991, p. 15-33.
- 16 La narration a pour préambule l'affirmation de vérité selon le critère de crédibilité, toujours utilisés lorsqu'Oviedo ne se porte pas témoin direct de ce qu'il relate: "supe de testigos de vista que se hallaban presentes, personas dinas de crédito".
- 17 Gonzalo Fernández de Oviedo y Valdés, *Historia general y natural de las Indias*, op. cit., t. 2, p. 104.
- 18 L'Espagnol Salazar, est vide de sentiment ou de psychologie, il appartient à une modalité épique qui veut que le conquérant, pour qui un indien captif est un ennemi, agisse avec une irréductible hostilité, une violence sans compromis.

- 19 Voir Aurelio Espinosa, *Cuentos populares españoles*, Madrid, 1946, 3 tomes, Fernández de Velasco y Pimentel, Bernardino, duque de Frías, *Floresta general Madrid*, "Bibliófilos madrileños", IV, 1923. Stith Thompson fait un inventaire précis des relations entre vieille et sorcière, accompagnée d'animaux et sur laquelle couraient les centaines de thèmes obscènes tels que la vieille femme s'accouplant avec une bête sauvage (*op. cit.* t. 5, type 1475-1499). Pour les autres "but they are entirely beyond the scope of the present work"(t. 5, p. 514). S.Thompson observe que, dans l'aire européenne, les traditions populaires assument des schémas "narratifs complexes". Pour la comparaison de contes, les similitudes sont lisibles à un niveau plus simples de "motifs" isolés dont l'auteur présente une classification. Ces motifs ou éléments simples servent de base pour l'élaboration de schémas plus complexes qui forment le corpus de la littérature folklorique. Thompson n'a donc pas pris en compte l'économie du récit ni le point de vue littéraire, comme le montre son introduction (t.1, p.11 et sq.)
- 20 La sorcière de Masaya est l'objet d'une terrifiante description, assimilable par son lexique à celle de la vieille indienne de Cubagua chez Benzoni laquelle fait l'objet d'une étrange gravure. Toutes les descriptions ne donnent pas dans la tératologie. Ainsi chez Oviedo, à l'inverse, la vieille indienne qui guida les Espagnols et sera pendue par le chef de l'expédition Jerónimo Dortal (t. II, 412) — est perçue comme une victime et l'action est condamnée par le chroniqueur. Une autre vieille indienne qui guidait l'expédition de Simón de Alcazaba (t. II, 347) en terre australe australe, égare les Espagnols au point qu'ils doivent faire demi-tour. L'auteur ne dit rien sur le sort qui lui fut réservé... Gómara évoque les vieilles indigènes qui fabriquent le curare. Le thème de la vieille sera traité comme thème structurel iconographique par Bernadette Bucher, *La sauvage aux seins pendants*, Paris, Hermann, Coll. Savoir, 1977.
- 21 Stith Thompson, *op. cit.*, t.2, p. 468 et sq.
- 22 G. Fernández de Oviedo, *Historia general y natural de las Indias*, *op. cit.*, t.4, p.420.
- 23 Antonio de Herrera y Tordesillas, *Historia General de los hechos de los castellanos en las islas y tierra firme del mar Océano*, [1601], Madrid, 1935, t.3, p.165. Notas de Angel de Altolaquirre y Duvalé "Dijéronse cosas notables de este perro, y entre ellas fué que habiendo acordado de echar una vieja india a este perro, el capitán la dió una carta para que la llevase a ciertos castellanos que estaban cerca de allí ; la india tomó la carta y en saliendo de entre la gente la echaron el perro y viéndole ir sobre ella, tan feroz, sentóse, y hablando en su lenguaje mostrábale la carta diciendo "señor perro, yo voy a llevar esta carta a los cristianos, no me hagas mal, perro Señor." por que los indios truecan las palabras; paróse el perro, muy manso, y comenzóla a oler, y alzó la pierna y orinóla , como lo suelen hacer los perros a la pared, de que los castellanos quedaron admirados". Herrera a plagié la version de Las Casas, éliminant certains détails et la conclusion, c'est à dire la libération de la vieille .
- 24 Bartolomé de Las Casas, *Apologética historia de las Indias*, Lib I, cap 115., Madrid, Alianza Editorial, tome 7, 1992.
- 25 Au XXe siècle, le même épisode constitue la trame narrative de la *nouvelle Tres Hombres junto al rio* de René Marqués , mais l'auteur prend la perspective inverse : celle du jeune cacique de Boriquén qui parle tout en veillant le cadavre de l'Espagnol noyé (José Juan Arrom, *Imaginación del Nuevo Mundo*, México, Siglo XXI, 1991, p.70-71).
- 26 Le requerimiento est une déclaration juridique solennelle qui devait être lue à haute voix par un fonctionnaire espagnol aux Indiens lors du premier contact. Cette harangue avait pour but de les inciter à se soumettre au roi d'Espagne et à se convertir au catholicisme, faute de quoi une guerre juste pouvait leur être déclarée. Un tel texte, dans les faits impraticable, donna lieu à beaucoup de critiques, dès sa première tentative d'application en 1514, de la part du Bachelier Enciso, d'Oviedo et de Las Casas. Il fut aussi l'occasion, pour les chroniqueurs de transcrire les réponses que certains caciques ou seigneurs indigènes assenèrent souvent avec humour et bon sens aux Espagnols.
- 27 L'anecdote de la réponse du cacique du Cénu au requerimiento du Bachelier Enciso est reprise par

Herrera "Dice Encioso en su Suma de Geografía que requirió de parte del Rey...", *Historia General de los hechos de los Castellanos de las islas y tierra firme del mar Océano*, op. cit., t.4, p12.

Elle fut vivement critiquée par Las Casas, qui réfute qu'un indien ait pu manquer de respect aux personnes du Roi et du Pape.

- 28 Oviedo, *Historia...*, t. III, p.59. La même anecdote se retrouve sous la plume de Benzoni "referiré lo que le oí a un fraile estando en la ciudad de Comayagua, quien me dijo que había conocido a un indio de ingenio muy agudo, hijo de cacique, que de jovencito iba a la escuela a aprender a leer y escribir, pensando todos que iba a ser tan grande en virtud y doctrina que habría de servir de ejemplo a los demas; pero al cumplir treinta años, se hizo malo, bribón y desalmado. Al preguntarle por qué motivo de bueno se había hecho malvado, respondió : "desde que me he hecho cristiano, he aprendido a jurar por Dios, por la cruz y por los evangelios y a blasfemar, reniego y no creo. También he aprendido a jugar y a no decir nunca la verdad". Benzoni double l'anecdote en ajoutant "a mi me sucedió que reprimí a algún indio que estaba jugando y blasfemando el me respondió 'hemos aprendido de vosotros'". *Historia del Nuevo Mundo*, [1572], Madrid, Alianza Editorial, 1989, p. 231-232.